

## Critique de Chien Bleu par Coline Meral

Emile broie du noir. Coincé dans son appartement d'une cité d'Aubervilliers, il se refuse à sortir. A l'extérieur tout l'effraie. Tout y est gris. Il broie du noir mais c'est le bleu qu'il a choisi pour se protéger. Du bleu qu'il a badigeonné du sol au plafond. Et si Emile ne voit que du bleu, il n'entend aussi que "*Les mots bleus*" de Christophe, qu'il passe en boucle. Un bleu nostalgique qui le rassure. Mais un bleu froid qui l'enferme aussi.

Et c'est son fils Yoan qui va chercher dehors de l'aide, pour l'amener à percevoir au pied de son logis autre chose que les façades lépreuses d'une cité décrépite.

Le fils promène alors son chien (si drôle en bleu !) et son ennui dans un triste espace bétonné, filmé en plongées qui écrasent.

Mais les couleurs vont peu à peu envahir cet espace. Par petites touches d'abord. C'est Annette, la voisine, dansant dans une fluide robe jaune. C'est plus loin Khadija, grands yeux verts et claquettes à fleurs. C'est surtout Soraya, irradiante dans une robe tamoule. La caméra la suit, gracieusement portée, alors qu'elle grimpe l'escalier de l'immeuble, virevoltant dans son sari... bleu.

Les comédiens, pour la plupart habitants du quartier, jouent quasiment leur propre rôle dans ce "conte- documentaire-fiction" qui aborde avec sensibilité le thème du repli sur soi. Et celui de la rencontre salvatrice.

Car ce sont bien ces personnages flamboyants qui vont tirer Emile de son blues léthargique, jusqu'à la scène finale, incroyable d'énergie. Et des "*Mots bleus*" de Christophe on bascule alors dans l'univers musical d'Edith Piaf : "Quand tu me prends dans tes bras... je vois... la vie en rose...".